

Elle a voulu voir

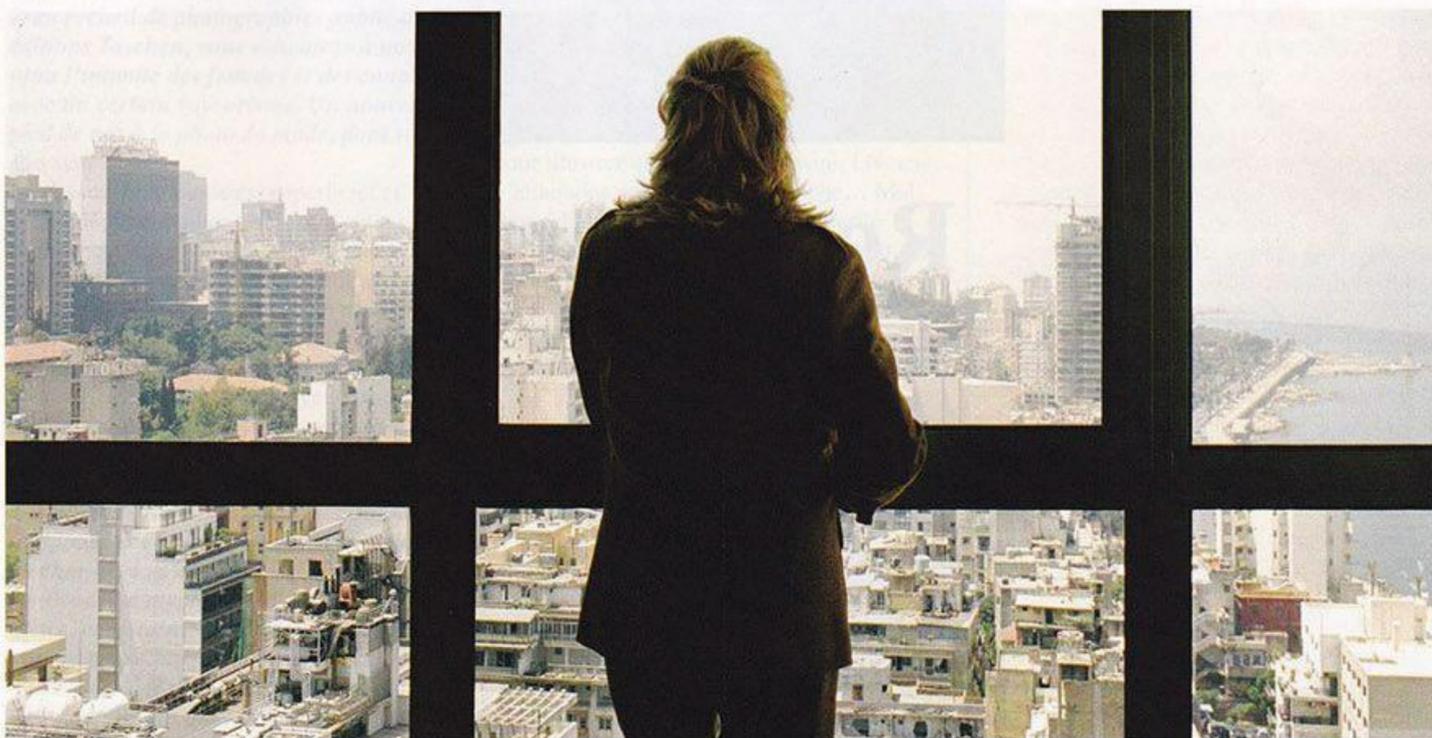


Joana Hadjithomas et Khalil Jorjage photographés à Paris

Je veux voir est un véritable coup de cœur pour Upstreet car c'est un film qui évoque la guerre tout en laissant entrevoir les espoirs d'une nouvelle génération sur le devenir de son pays : le LIBAN. Entretien, à deux moments distincts, avec les deux réalisateurs du film et leur comédienne Catherine Deneuve.

Par Luc Battiston

En Juillet 2006, une nouvelle guerre éclate au Liban. Le conflit entre l'armée israélienne et le Hezbollah –mouvement politique chiite libanais– durera 33 jours. Joana Hadjithomas et Khalil Jorjage, deux artistes libanais, bloqués en France durant les événements, subissent à distance ce traumatisme et s'interrogent : «*que peut faire le cinéma face à cela ?*». Ils décident alors de façon symbolique d'en consacrer une œuvre cinématographique. Le projet devait initialement être un court-métrage, puis la magie du tournage et des images les ont poussé à prolonger ce voyage. Leur idée était de réunir deux histoires : celle du cinéma et une autre plus locale. Avec ce long-métrage, on assiste en direct à une rencontre entre une icône de cinéma Catherine Deneuve et un artiste libanais Rabih Mroué –acteur et performeur–. Ce qu'il y a de troublant avec ce film, c'est que le spectateur ne sait comment le situer : est-ce une fiction ? Un documentaire ? Cette interrogation reste en suspend et c'est belle et bien le but de la manœuvre des deux cinéastes «*on joue sur les deux. Notre idée était de brouiller les pistes. On s'est demandé quel genre d'images produire après une guerre ? Lorsque le réel est tellement fort, Godard disait : il n'y a plus que le documentaire. Il y a eu donc la tentative d'introduire de la fiction. Puis on voulait laisser aussi un espace important au spectateur pour qu'il puisse se questionner librement*». Mais voilà, les acteurs jouent leurs propres rôles et c'est là que le doute s'installe. Pour Catherine Deneuve, ce fut une expérience très particulière «*c'était une sorte de performance, avec beaucoup d'improvisations... Il fallait être le plus possible dans la réalité de ce que l'on vivait, tout en étant conscient que c'était filmé et que la finalité serait un film. Et en même temps, on essaie de s'en échapper pour retrouver la racine de ce voyage*» nous confie t'elle. Joana et Khalil ont l'habitude de créer ce genre de dispositifs afin que leurs personnages utilisent au mieux le réel, touchent de plus près cette vérité-là. De plus, le choix de Catherine Deneuve, n'est pas un hasard. Ils voulaient quelqu'un qui puisse représenter le cinéma, dont la seule présence évoque la fiction. Cette vision d'icône – et non d'ambassadrice – disparaît cependant au fil



Catherine Deneuve dans deux scènes du film.

du récit, mais ne laisse pas l'actrice sans avis sur le sujet «l'icône est un symbole, moi je suis une réalité. L'icône dans le film c'était le prétexte de ce voyage». Elle insiste «c'est comme cette formule de publiciste : si la légende est plus belle que la réalité, alors imprimez la légende. C'est bon pour les romans. Moi, je suis totalement contre et je trouve ça très dangereux... Je ne m'échappe pas de la légende, mais j'ai l'impression qu'on cherche à me mettre dedans ». C'était aussi la première fois qu'elle travaillait ainsi «il y avait un scénario mais pas de dialogue... J'aimais bien l'idée. Ce projet m'a plu aussi car Joana et Khalil sont des artistes et qu'ils n'ont pas une vision de documentaristes. Ils voulaient utiliser au mieux ce que j'étais : avoir mes mots quand on voyage et leur regard quand ils filment». Et ils se souviennent bien, encore enjoués aujourd'hui, de la facilité avec laquelle l'actrice accepta le projet, sans aucune réticence à s'aventurer avec eux dans ces terres dévastées par la guerre. Catherine Deneuve qui n'était jamais venu au Liban mais qui en avait beaucoup entendu parlé auparavant par sa défunte sœur, Françoise Dorléac, a énormément apprécié son séjour sur place mais reste cependant marquée par ce qu'elle y a vu «depuis, je ne vois plus les actualités concernant cette partie du monde de la

même façon. J'ai vu beaucoup d'images de guerre comme tout le monde à la télévision et au cinéma. Je suis née juste à la fin de la guerre dans mon pays donc je n'ai pas vécu ça». Je veux voir n'est pas un film de guerre mais un regard sur la guerre. Cette réelle évocation d'une partie de l'histoire du Liban n'a pas pour autant la prétention de militer ou de donner un point de vue sur la situation. Khalil et Joana ont essayé au mieux de franchir les limites du possible, en allant même jusqu'à filmer leurs acteurs à la frontière entre Israël et le Liban. Un pari jusque-là impossible «c'était très symbolique, mais on s'est demandé : est-ce que le cinéma peut ouvrir une route ? Peut-il créer un autre territoire ?». On y découvre également au sud, le village natal, totalement détruit, de Rabih Mroué, qui a accepté d'y retourner avec Catherine «mon impression, dit elle, a été dévastatrice quand on est arrivé à Bint El Jbeil –le village–. Ce fut un véritable choc pour moi, de voir et sentir la présence des gens dans ce lieu absent et totalement ravagé. Il restait des choses terribles de la vie quotidienne qui avaient été abandonnées dans une violence incroyable et très directe de ce que vivent les civils au quotidien. Cette image ne me quittera pas». Aucune violence n'est montrée frontalement, on la reçoit simplement par le regard des deux

protagonistes. Le voyage auquel nous invite ces deux cinéastes nous incite à réfléchir et à sans cesse nous questionner sur ce que l'on voit. La fin d'ailleurs confirme bien cette interrogation permanente lorsqu'on retrouve Catherine Deneuve plongée dans ses pensées, en plein gala de charité, milieu pourtant qui devrait lui être plus familier, et cherchant du regard son partenaire de route, Rabih Mroué. À quoi pense-t-elle ? Se demande-t-on. Se remémore-t-elle ce qu'elle vient de voir ou est-ce seulement la fiction qui nous emmène à le croire ?

Je veux voir de Joana Hadjithomas & Khalil Joreige –Shelac– En salle actuellement.

Une exposition au Musée d'Art Moderne de Paris complète ce joli film et prolonge le débat avec des installations photos et vidéos.

We can be hero but just for one day Exposition des deux artistes plasticiens au Musée d'Art Moderne –Paris–